

PATRICK ISABELLE

HENRI CIE

MISSION Bébitte

Un gros merci à Kim Magloire pour son aide avec les phrases en créole.

Mon histoire

Je m'appelle Henri Côté.

Un nom tout à fait banal mais qui cache un terrible secret... un secret que je ne devrais pas connaître. C'est une histoire grandiose et si invraisemblable que la majorité des gens préfèrent dire qu'il s'agit d'une simple légende. Moi, je sais que c'est vrai.

Pour tout comprendre, il faut remonter loin dans le passé, à une époque où les manettes de télévision n'existaient même pas. Le câble n'avait pas encore été inventé. Il fallait se lever de son sofa pour changer de chaîne et jouer avec une antenne pour attraper le signal. Un temps lointain où les couleurs sur l'écran n'étaient jamais vraiment les bonnes et où le

meilleur moyen de réparer un appareil était de cogner dessus.

Il faisait chaud, cette journée-là. La chaleur était tellement insupportable que même les insectes refusaient de sortir à l'extérieur. Ma mère tournait en rond sous l'immense tente en tissu beige qu'on avait érigée pour elle, en pleine jungle. Elle s'inquiétait. On l'avait invitée dans ce pays étrange afin qu'elle puisse chanter pour les soldats, mais l'homme qui devait l'emmener à bon port avait tenu à faire un arrêt-surprise... au milieu de nulle part.

Au loin, ma mère pouvait entendre le bruit grandissant des percussions. Des cris perçants parvenaient à ses oreilles à travers la végétation dense de la forêt amazonienne. La nuit tombait tranquillement, et ma mère commençait sérieusement à avoir peur.

C'est alors que surgit dans la tente celui qui l'avait menée jusque-là. Un grand homme mince avec un drôle de chapeau et un costume d'aventurier. Dans ses mains, il tenait un gros coffre poussiéreux en bois, recouvert de pierres précieuses. Il le déposa rapidement sur le lit de fortune, puis il se mit à parcourir la tente,

en enfouissant dans son sac de voyage tous les objets importants. Les yeux fous, il regarda ma mère.

— On range tout ! Il faut déguerpir à toute vitesse !

— Mais que se passe-t-il, monsieur ? J'exige que vous me répondiez !

Il poussa un soupir en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce qu'il lui avait pris d'entraîner cette diva avec lui ? Sans s'interrompre, il lui lança :

— Vous voyez ce coffre, là, sur le lit ? C'est le trésor sacré des Ouagdoubas.

— Oui, et puis ?

Il s'arrêta sec et saisit ma mère par les épaules.

— Lysanne, très chère, je leur ai subtilisé ! Maintenant... ils arrivent.

Ma mère n'avait jamais entendu parler de la tribu des Ouagdoubas ni de leur trésor sacré. Mais à voir les yeux effrayés de cet homme,

elle comprit vite qu'ils étaient en danger. Et que c'était sa faute à lui.

Elle s'empressa de mettre l'essentiel dans sa valise, puis se précipita vers la jeep qui les attendait à l'extérieur de la tente. Au loin, les percussions et les cris se rapprochaient. Ma mère pouvait déjà apercevoir la lueur des torches à travers les branches. Lorsque l'homme sortit à son tour de la tente, avec le coffre entre les mains, il lui lança un regard désespéré.

— Je crains, très chère, que nous n'ayons plus d'essence.

— Mais qu'allons-nous faire ?

— Courir. Et espérer.

Ce n'est que plus tard, après des heures passées dans une grotte lugubre, que l'homme se décida à allumer une lampe à huile. Les plaintes de la tribu des Ouagdoubas avaient fini par disparaître dans la nuit. Mais cela n'empêcha pas ma mère d'être folle de rage.

— Comment osez-vous ?

— Regardez !

Les pierres sur le coffre brillaient comme des feux d'artifice à la lueur de la lampe.

— Oh ! comme c'est joli !

Ils s'approchèrent du coffre très lentement. L'homme hésita un instant, puis ouvrit délicatement le couvercle pour découvrir ce que pouvait bien contenir pareille merveille. Ce qu'ils y trouvèrent était encore plus mystérieux et extraordinaire que ce qu'ils avaient pu imaginer.

Là, sur un coussin de soie bleu, emmitoufflé dans un morceau de tissu, reposait un bébé. Il les regarda avec des yeux rieurs et poussa un petit cri de joie.

Cet enfant, c'était moi.

— Mon Dieu, Marc-Antoine, c'est un poupon ! Qu'allez-vous faire de ce pauvre chéri ?

— Et si nous l'élevions ensemble ? On lui donnera le nom de mon grand-père, Henri. Et il grandira loin de la barbarie de ce peuple primitif.

— Oh! Marc-Antoine!

L'homme, que j'appelle aujourd'hui papa, prit ma mère dans ses bras. Ils se regardèrent amoureusement avant de s'embrasser.

— Ouache! Tu ne veux pas vraiment qu'on s'embrasse? s'écria ma mère.

— Ouais... est-ce qu'on peut juste se donner la main, à la place? demanda mon père.

— COUPEZ!

Je pèse sur le bouton rouge et je lève les yeux de la caméra. Léo et F.-X., mes deux meilleurs amis, me regardent, la bouche grande ouverte. Ils ont l'air tout à fait idiots dans leurs costumes. Le plus drôle, c'est Léo, que tout le monde appelle Bébitte, qui porte une perruque blonde ridicule et une robe rouge, beaucoup trop grande pour lui. F.-X., en aventurier, n'est pas du tout crédible, lui non plus. Le costume est trop petit pour lui. Il faut dire que mon ami F.-X. a l'air d'un géant à côté de nous.

J'avais d'abord choisi Bébitte pour jouer le rôle de mon père, mais F.-X. refuse catégoriquement d'enfiler la robe de ma mère.

— C'est Élodie qui devait jouer le rôle de ta mère, Henri. Pas lui.

— Quoi? Tu ne me trouves pas ravissante? lui lance Léo en tournant sur lui-même.

Bon, d'accord. C'est un désastre. F.-X. a raison. Sans Élodie, ce n'est pas pareil. Le véritable problème, c'est que notre amie Élo préfère désormais passer ses temps libres avec Henri O'Neill, celui qui séduit plus vite que son ombre. À cette seule pensée, j'ai l'impression d'être écrasé par une tonne de briques.

C'est comme si la fille que je connais depuis la maternelle s'était volatilisée! Elle ne s'habille plus de la même manière, elle ne se peigne plus pareil, elle ne rit plus de la même façon. Avant, elle portait des robes colorées. Même ses lunettes étaient toujours agencées à ses vêtements! On pouvait la retrouver un peu partout en planche à roulettes, à bicyclette, en patins. Maintenant, elle se contente de s'asseoir sur le porte-sac du vélo d'O'Neill dans ses nouveaux vêtements à la mode. Elle n'a d'yeux que pour lui, le «beau Henri O'Neill»! Argh! En plus de m'avoir volé mon prénom, il avait besoin de me voler ma meilleure amie.

— Je m'ennuie d'Élo, dit Bébitte en soupirant.

— Moi aussi, renchérit F.-X.

Je fais semblant de ne pas les entendre. Elle me manque beaucoup également, mais je ne veux pas le montrer.

Je m'élanche sur mon lit pour brancher la caméra vidéo à mon ordinateur portable afin de transférer ce qu'on vient de filmer. Même si Léo a l'air ridicule, j'ai hâte de voir le résultat sur un plus grand écran.

C'est la première fois que je me risque à réaliser un film. Je ne crois pas être à la hauteur des réalisateurs connus, mais j'en ai tellement vu que je pense sérieusement avoir un peu de talent. Ce qui me manque surtout, c'est du budget.

Les films, c'est toute ma vie! Enfin, ça et les bandes dessinées. Mes préférés sont les films en noir et blanc. Le cinéma des années 1930, 1940, 1950, avec des extraterrestres et des monstres. La science-fiction, l'aventure, l'horreur... le tout agrémenté de mauvais acteurs, de décors horribles et d'effets spéciaux douteux.

Je trouve ça fascinant et hilarant à la fois. Ça explique aussi pourquoi ma chambre est tapissée d'affiches étranges, comme celle de mon film favori, *La femme au chapeau bleu*, ou encore celle de *La créature du marais*.

Je sais, je sais, je suis bizarre. Élodie n'arrête pas de me le répéter. J'ai pourtant l'impression que je suis assez banal comparé à mon entourage. Si au moins mon histoire était aussi intéressante que tous les récits que j'invente.

Mettons les choses au clair tout de suite. Mes parents ne m'ont pas trouvé dans un coffre au trésor sacré, au milieu de la jungle. En fait, je n'ai aucune idée d'où je viens. Ils refusent de me dévoiler quoi que ce soit avant mes 16 ans. C'est encore loin. Ils insistent toujours sur le fait que mon adoption n'est qu'un détail, qu'ils m'aiment tellement que ça n'a pas d'importance. Pour ma grande sœur Marika, c'est la même chose. Au moins, pour elle, il n'y a pas de doute : elle est asiatique. Moi ? Je viendrais de Sherbrooke que je ne serais pas surpris.

— Henri ! Regarde ça !

Léo a enlevé la robe et posé la perruque blonde à l'envers sur sa tête. Il danse en bobettes au milieu de ma chambre, en faisant aller ses bras comme une Hawaïenne. F.-X. est plié en deux, incapable d'arrêter de rire.

— Pourquoi enlèves-tu ton costume ?

Il s'interrompt brusquement et retire la perruque, dévoilant son énorme chevelure frisée qui va dans tous les sens. Il me regarde le plus sérieusement du monde, comme s'il n'était pas à moitié nu devant moi.

— Je suis un gars occupé, Côté ! Il me reste encore plein de préparatifs à terminer pour la danse de l'Halloween.

F.-X. hoche la tête en guise d'approbation. J'oublie toujours qu'ils se sont engagés dans le comité d'Halloween à l'école, derrière mon dos. OK, ils l'ont fait pour me préparer une belle surprise d'anniversaire, mais il reste que mes deux meilleurs amis participent à un projet sans moi. Voyant mon air triste, Léo ajoute :

— Après l'Halloween, on peut tourner tous les films que tu veux, sur toutes tes vies inventées.

Et avec un peu de chance, Élo va être redevenue notre amie d'ici là !

— On pourrait demander à Béatrice de reprendre le rôle, dit F.-X., l'air nonchalant.

Mon cœur se met à battre plus vite que les ailes d'un oiseau-mouche. C'est la première fois que l'un d'eux ose dire son nom à voix haute depuis la veille, jour fatidique où elle est entrée dans la cour d'école, main dans la main, avec Nabil.

Sur le coup, j'ai agi comme si ça ne me dérangeait pas. Mais à l'intérieur, mon cœur s'est brisé. Béatrice... En plus d'avoir perdu ma meilleure amie, j'ai perdu la première fille dont je suis tombé amoureux. Nous sommes passés si proche de nous embrasser, une fois, ici même, dans ma chambre. Néanmoins, puisque je ne connais rien à l'amour, j'ai tout gâché, comme d'habitude. C'est mélangeant, l'amour. J'ai rêvé de Béatrice pendant des semaines, j'en ai parlé sans arrêt, à en faire saigner les oreilles de F.-X. et Bébitte. Pourtant, je ne sais pas ce qui m'attriste le plus entre savoir que je n'intéresse pas Béatrice et savoir qu'Élodie a un *chum*.

Si je n'étais pas aussi maladroit, peut-être qu'aujourd'hui, les choses seraient différentes. On dirait que le sort s'acharne sur moi. Chaque fois que j'ai essayé de parler à Béa, ça s'est transformé en désastre !

Je me demande si elle ira à la fête d'Halloween de l'école. Il faudrait d'ailleurs que je me trouve un déguisement hallucinant, meilleur que celui de Nabil et cent fois meilleur que celui d'O'Neill.

— On verra, les gars. Ce n'est pas grave. Le film peut attendre.

Quelques instants plus tard, mes amis ont retrouvé leur allure habituelle. Bébitte avec ses gros cheveux, des pantalons bruns, un t-shirt vert fluo avec une princesse dessus et des souliers rouges. Non, ce n'est pas son costume d'Halloween... il est VRAIMENT habillé comme ça ! Et le pire, c'est qu'il trouve ça tout à fait normal. Il est ainsi, Léo.

F.-X., lui, a laissé tomber le *look* « aventurier dont les vêtements ont rapetissé au lavage » pour le confort de son jean et d'un vieux t-shirt d'un jeu vidéo rétro qu'il adore. Mon ami est

obsédé par les consoles de jeux vidéo, comme moi je le suis par les films de série B.

J'accompagne F.-X. et Bébitte jusqu'à la porte d'entrée, à l'étage supérieur. Mon père est en train de cuisiner sa « fameuse » sauce à spaghetti, et ça sent vraiment bon dans la maison. F.-X. s'en lèche les babines. Je lui offre de rester à souper avec nous, mais il décline l'invitation. Ce soir, le nouveau copain de sa mère, SUPER Fabrice, vient manger chez lui, avec sa fille. Je sais qu'il n'a pas envie d'y aller, mais son absence provoquerait la terrible colère de Julie, la mère de F.-X. Et ça, pour en avoir déjà été témoin, vaut mieux l'éviter.

— Mais on peut peut-être se faire une partie de cartes, demain. Ça fait longtemps qu'on n'a pas joué, me répond F.-X.

— Ah! demain, c'est dimanche, les gars! s'écrie Léo en sautant sur place, comme s'il s'apprêtait à courir.

Les dimanches sont sacrés dans la famille de Léo. Le matin, c'est la messe, et pour le reste de la journée, ses quatre sœurs, sa mère et lui se rendent au centre communautaire pour faire du bénévolat. Il nous a souvent demandé de

nous joindre à eux, mais nous trouvons toujours une bonne excuse pour ne pas y aller. Du bénévolat, un jour de fin de semaine... franchement!

— Ce n'est vraiment pas aussi plate que ça en a l'air, tu sais!

F.-X. hausse les épaules en riant, pas du tout convaincu de l'affirmation de notre acolyte. Je tends le poing vers Léo qui s'exécute aussitôt en continuant de sautiller. Poing dessus, poing dessous, pif, paf et explosion! Je répète notre poignée de main mythique avec F.-X., avant de les regarder partir ensemble.

Une fois de retour dans ma chambre, je me laisse tomber dans le mou de mon lit, rempli de coussins, d'oreillers et de couvertures. Sur l'écran de l'ordinateur portable, je regarde mes amis jouer aux aventuriers à travers les plantes du salon. Ils ne sont pas du tout crédibles, et c'est parfait comme ça. Je ne les échangerais pour rien au monde.

Je lève les yeux et la photo me saute au visage. Sur le mur au-dessus de mon lit, je vois nos cinq visages souriants: à ma gauche, F.-X. et Léo se tenant fermement par les épaules en faisant des

grimaces, à ma droite, Béatrice et Élodie crampées de rire, et moi au centre, un chapeau de fête sur la tête, un grand sourire aux lèvres.

Comment les choses peuvent-elles changer aussi rapidement, en une semaine à peine? Jusqu'à maintenant, je déteste avoir 12 ans.

— AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH!

— Rrrroooouaaaaaaaarrgh!

— MAMAAAAAN!

— Henri! Veux-tu bien arrêter ça!?

— Franchement, c'est juste un vieux masque!

— Gnan! gnan! Maman t'a chicané!

— T'es tellement bébé, Alex!

— MAMAAAAAN! Henri a dit que j'étais bébé!

Alexandra, ma petite sœur, a un don particulier pour retourner la situation contre moi, peu

importe ce que je fais. Si j'avais une pointe de pizza toutes les fois où ma mère m'a grondé pour quelque chose qu'Alex a fait, je serais l'élève de sixième année le mieux nourri de l'école! Marika et moi, on en rit souvent.

«C'est le prix à payer pour avoir été adoptés, Henri, qu'elle m'a dit à la blague, l'autre jour. Alex, c'est l'enfant de l'amour. LE miracle des Côté! On n'est pas de taille!»

C'est vrai qu'Alex n'a pas été adoptée, mais je ne crois pas que ce soit la raison pour laquelle mes parents lui accordent plus de privilèges. C'est le bébé de la famille. Marika et moi lui avons ouvert la voie. Ma grande sœur est jalouse parce qu'à l'âge d'Alex, elle ne pouvait pas faire la moitié des choses que mes parents accordent à notre benjamine.

Ce soir, c'est la folie chez les Côté. Élodie me ferait remarquer: «Henri, c'est toujours la folie chez vous!», mais aujourd'hui, il y a quelque chose de plus dans l'air. Il faut dire que mes parents raffolent des fêtes en tout genre et comme l'Halloween est à notre porte, toute la famille est engagée dans les préparatifs.

Seule Marika semble désintéressée cette année. Elle est beaucoup trop occupée à être fusionnée à son nouveau copain... le beau Félix. Depuis une semaine, c'est l'amour fou entre ces deux-là. Ma sœur est sur un nuage. Non seulement elle est de bonne humeur, mais surtout elle ne trouve plus le temps de nous martyriser, Alex et moi. Je ne m'en plains pas.

Je me dirige vers la salle à manger, la tête basse. J'aperçois Alex, au loin, qui a la tête plongée dans le frigo, comme d'habitude. Elle est toujours affamée, ma petite sœur. Évidemment, mes parents la laissent faire. De toute façon, comme le dit mon père, tout ce qu'il y a dans ce frigo-là, ce sont des légumes et des fruits! Ça ne peut pas lui causer de tort.

Je m'assois au bout de la table sur laquelle ma mère est en train d'éventrer un nombre impressionnant de courges. Des citrouilles, surtout, mais aussi d'autres variétés plus petites, aux formes douteuses. Elle chante par-dessus les paroles de sa chanteuse américaine préférée.

Elle chante bien, ma mère. Quand j'étais petit, elle insistait toujours pour venir me border afin de tester ses nouvelles chansons. Même si, à

l'époque, je la suppliais de me laisser dormir après la huitième chanson, je m'ennuie, des fois, de l'entendre chanter. Du moins, de l'entendre fredonner autre chose que ses chansons pour enfants.

Je me demande comment elle était sur scène avant de devenir Madame Cacahuète, l'interprète favorite des tout-petits, la créatrice de «La chanson des petites mitaines». Avant d'adopter Marika, elle remplissait des aré纳斯 au complet, selon mon père. Mais ma mère n'aime pas en parler.

— Qu'est-ce que tu as, mon Pitt? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

Pauvre maman! Comment pourrait-elle comprendre ce qui se passe dans ma tête? Même moi, j'ai de la misère à décoder ce que je ressens! Mon cerveau est comme un casse-tête de 8 000 morceaux que je dois assembler sans connaître l'image qu'il devrait donner. Je doute qu'elle réussisse à y voir plus clair que moi.

Je lui adresse un petit sourire, pour la rassurer, et je lui lance une demi-vérité:

— Je suis incapable de trouver le déguisement parfait pour vendredi.

— Es-tu allé voir dans le coffre à costumes?

Je hausse les épaules. Ça fait longtemps que plus rien ne vaut la peine d'être revêtu dans ce coffre-là! Quand nous étions petits, Marika et moi pouvions passer des heures à le vider et à essayer tous les morceaux. D'ailleurs, mes parents possèdent un album entier avec des photos compromettantes de nous lors des défilés de mode que nous montions pour eux.

— Pourquoi pas ton costume d'aventurier? T'es mignon comme tout, là-dedans!

— Parce que c'est comme ça que j'étais déguisé l'année passée! Et puis, je pense que F.-X. l'a un peu agrandi, de toute façon.

— Tu vas trouver, Henri. Moi, j'y crois!

Elle se remet à chanter, comme si de rien n'était, en évitant une grosse citrouille avec une cuillère de bois. Alex passe en vitesse, une pomme entre les mains. Quand elle arrive à côté de moi, elle me fait une grimace à l'insu

de ma mère et se sauve en courant vers sa chambre, où elle était occupée à découper des fantômes dans du papier-carton... avant que j'y fasse irruption avec le vieux masque de Frankenstein.

— Mamaaaaaaan?

— Oui, mon grand?

J'ouvre la bouche pour parler, mais rien ne sort. On dirait que mon corps sait déjà que ce n'est pas une bonne idée.

— Henri?

— Comment on fait pour dire à une personne qu'on l'aime, sans lui dire qu'on l'aime?

Ma mère laisse tomber sa cuillère, attrape sa serviette pour s'essuyer les mains et se précipite pour s'asseoir à côté de moi, les yeux grands ouverts. Je regrette déjà de lui avoir posé la question.

Elle met ses mains sur les miennes et, le plus sérieusement du monde, elle me glisse tout bas :

— Moi aussi, je t'aime, mon Pitt.

— Hein? Quoi? NON!

— C'est correct, tu sais. On ne se le dit pas assez souvent, je trouve.

— Non, non! Moi, je parle de Béatrice.

Je peine à croire que je viens de la nommer!

— Oh! c'est un bon choix. Oui, oui, oui. Un très bon choix!

— Je ne sais plus quoi faire. Je pense que j'ai perdu ma chance.

— Veux-tu que je parle à sa mère pour savoir ce que Béatrice pense de toi?

— Euh... non! On n'est plus dans l'ancien temps, maman.

— Je proposais ça comme ça, là...

Ma mère se cale sur sa chaise en se passant une main dans les cheveux. Elle a l'air de faire un effort considérable pour réfléchir. Moi, je